

ré, il enferma le livre dans un meuble, et n'y pensa plus.

\* \*

Cependant les années passèrent.

A force de travail et de coups de bambou, Wang avait non seulement réparé le dégât, mais décuplé ses revenus, acheté de nouveaux terrains qu'il faisait défricher et planter. La peine était rude et une surveillance perpétuelle nécessaire. Aussi, comme le pays ne manquait pas d'agrément, Wang songeait à faire venir près de lui sa mère chérie, lorsqu'un jour il reçut une lettre ainsi conçue :

Mon fils ! un oncle de ton père, que ni toi, ni moi ne connaissons, vient de mourir en nous laissant une fortune énorme ; hâte-toi de vendre à n'importe quel prix tout ce que tu possèdes là où tu es, distribues-en le produit à des misérables, car le Bouddha aime que le riche fasse l'aumône, et viens me retrouver dans la capitale de l'empire où nul ne sera désormais au-dessus de nous pour la richesse.

Suivait l'expression de sa joie de le revoir, et des grâces au ciel pour tant de bonheur nouveau.

Le porteur du message lui donna toutes les explications désirables ; c'était un vieux serviteur qui avait élevé la jeunesse de Wang, et qui pleura de joie en revoyant, lui aussi, son cher maître.

Il mit donc immédiatement ses biens aux enchères publiques, les céda à vil prix, partagea la somme entre les pauvres, jusqu'à la dernière sapèque, et, sur une jonque superbe qu'il avait frêtée, il se dirigea par eau vers Pékin.

Or, le même jour, sa mère avait de son côté reçu une lettre ainsi conçue :

Ma mère ! Je vous salue. J'ai réalisé une fortune énorme ; hâtez-vous de vendre à n'importe quel prix ce que nous possédons là où vous êtes ; distribuez-en le produit à des misérables car le Bouddha aime que le riche fasse l'aumône, et venez me retrouver. Dans le calme et la paix, nous coulerons ici des jours heureux.

L'excellente femme sentit son cœur tressaillir de joie à la lecture de cette lettre ; elle connaissait depuis longtemps le serviteur qui la lui apportait. C'était l'homme de confiance de son fils ; et elle ne pouvait se lasser de le faire causer, de lui demander des détails. Elle vendit tout, en sema l'argent sur les pauvres gens, les pria de bénir Dieu en son nom et en celui de son enfant et partit.

\* \*

Wang naviguait depuis huit jours déjà. Béatement étendu sur des coussins à l'avant de son bateau, le coude sous le menton, il s'amusait à laisser glisser dans son autre main les branches de saules au-dessus de sa tête.

C'était l'aube du jour. De légers brouillards blancs voilaient de gaze le front des montagnes, pourpres sous le premier baiser du soleil. Et le ciel, le soleil, les nuages, les montagnes, les saules pendants, tout cela se reflétait dans l'eau limpide où les rames des bateliers faisaient l'imperceptible bruit d'une soie qu'on déchire. Par moment, des bandes de mouettes s'envolaient des roseaux au milieu d'une neige de plumes.

Et Wang rêvait au sort bienheureux qui l'attendait désormais. Plus de surveillance incessamment, de soucis hargneux, de levers hâtifs à cette heure matinale où il est si doux de se laisser aller au fil de ses pensées ; sa vie coulerait aussi calme que le fleuve sur lequel il dérivait. Il aurait un grand parc avec des cloches d'or à ses kiosques et des volières frémissantes luisantes d'oiseaux rares. Dans des coupes d'opale, il boirait du vin parfumé, semé de pétales d'amandiers ; il mangerait des langues de coq et des bosses de dromadaire. Il se perdait dans cette douce rêverie, regardant une barque grossir dans le lointain.

Cette barque se rapprochait peu à peu. Bientôt elle croisa la sienne, il jeta un grand cri :

—Ma mère !

Un autre lui répondit :

—Mon fils !

Les rameurs s'arrêtèrent, on s'aborda, et les premières effusions calmées, les explications commencèrent, chacun croyant que l'autre voulait s'amuser de lui.

—Voyez cette lettre, ma mère !

—Vois la tienne mon fils !

Et, les deux lettres dépliées, chacun se trouva n'avoir dans la main qu'un morceau de papier blanc.

Wang et sa mère se regardèrent ; cela commençait à devenir étrange.

—Qui dis-tu, fils, qui te l'a remise ?

—Lieou.

—Il ne m'a pas quittée.

—Et à vous ?

—Tcheng.

—Il ne s'est pas éloigné de moi.

Une vague terreur s'empara d'eux. Les deux serviteurs jurèrent qu'ils ne comprenaient rien à ce qu'on leur disait.

A ce moment, un ricanement sonna dans l'air et tout le monde vit deux singes s'approcher à la nage de la rive, aborder et se sauver en gambadant. L'un d'eux tenait un livre que Wang reconnut aussitôt. Deux costumes semblables à ceux des deux serviteurs étaient déposés par terre dans chaque bateau.

Alors Wang se prit à pleurer comme un enfant ; puis un grand rire sinistre le secoua. Il se mit à danser en chantant des paroles incohérentes. Brisée de chagrin, sa mère descendit bientôt aux bords où germent les Sept Fleurs et longtemps on vit errer sur les routes le pauvre fou.

Il marchait à quatre pattes, par petits sauts, comme un singe ; parfois, il s'arrêtait, s'asseyait, se frottait le nez avec les doigts et faisait le geste de lire attentivement dans un livre ; puis, soudain, il portait la main à l'un de ses yeux, poussant un cri de douleur et reprenait sa course. La nuit, il dormait dans les vieux fours abandonnés.

Il disparut un jour et personne depuis n'en a plus entendu parler.

PAUL GRUYER.



AU FESTIVAL

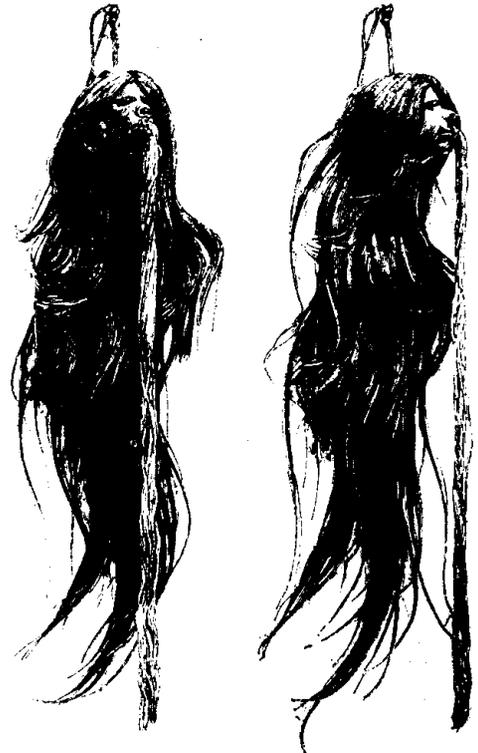
La mandoline, un jour, disait au violon ;  
 " Regarde ce drapeau, fi, le vilain barbon,  
 —Oui, fit le violon, il est laid, il est sale  
 Et sa place n'est guère en une belle salle.  
 Ah ! Ah ! croit-il qu'il peut causer quelque impression !"  
 Le drapeau, calme et fier, répondit sans passion :  
 " Jouez vos plus beaux airs, violon, mandoline,  
 Chantez fortissimo, ou chantez en sourdine,  
 Montrez-vous tour à tour, on plaintifs, ou rieurs,  
 Il vous faut tout cela pour émouvoir les cœurs.  
 Moi dont vous vous moquez, moi qui n'ai rien pour plaire,  
 Qui suis vieux et qui ai l'aspect d'un pauvre hère,  
 Pour émouvoir les cœurs et les faire vibrer,  
 Sachez-le mes amis, je n'ai qu'à me montrer.

LES TÊTES MOMIFIÉES DES INCAS

Les très belliqueux guerriers incas avaient pour coutume de suspendre à leurs selles les têtes de leurs ennemis vaincus ; mais avant de procéder à cette suspension, ils avaient soin de faire subir à de tels trophées des préparations destinées à les rendre moins encombrants, tout en permettant de les conserver indéfiniment. Les têtes étaient donc soumises, aussitôt après la décollation, à une série d'opérations, par lesquelles les os du crâne étaient tout d'abord enlevés ; le reste était ensuite trempé dans certains liquides, soumis à l'action de la chaleur ; bref, il en ré-

sultait une tête réduite à de toutes petites dimensions, ayant conservé les traits généraux du visage primitif, et dont la matière dure et racornie pouvait se conserver sans aucune altération nouvelle.

L'élégant palais de l'Équateur de l'Exposition nous offre des spécimens de quelques-uns de ces trophées de guerre et nos lecteurs trouveront ci-jointe la reproduction du plus remarquable d'entre eux. Les données principales de cette tête sont : hauteur, du sommet du crâne à la naissance du cou, 12 centimètres ; tour de la tête, 27 centimètres ; longueur des cheveux, 90 centimètres. Elle provient des provinces orientales de l'Équateur et remonte à une date qu'on ne saurait préciser avec quelque certitude.



Vue de trois-quarts      Vue de profil  
 La tête momifiée d'un Inca

Ces têtes momifiées des Incas sont d'une grande rareté, et il est peu de musées qui en possèdent. Elles atteignent un prix élevé, même à l'Équateur, et quand on en découvre quelqu'une dans le pays, elle est aussitôt vendue aux collectionneurs qui se l'arrachent à prix d'or. Il en est qui ont ainsi atteint jusqu'à \$600 et \$800.

Il y a quelques années, l'hôtel Drouot, à Paris, en vendit une pour 100 dollars et l'acquéreur fut considéré comme ayant fait une excellente affaire.

Il paraîtrait que certaines gens peu scrupuleux de l'Équateur s'étaient, dans ces derniers temps, lancés dans la fabrication des têtes momifiées, achetant des cadavres aux Indiens pour se livrer à cette industrie ; ils étaient même parvenus à des résultats assez satisfaisants ; mais le gouvernement s'émou et coupa court à un truquage aussi déplorable par un édit prohibitif. On ne saurait vraiment que l'en féliciter.

On trouve encore au palais de l'Équateur un grand nombre d'objets divers relevant de la curiosité scientifique.

C'est ainsi qu'on y voit une série de bijoux en or, tels que couronnes, amulettes, colliers et autres pièces ayant dû appartenir aux anciens souverains du pays. Cet or est à l'état pur et a été travaillé au marteau, puis découpé. Ces divers objets appartiennent tous au gouvernement de l'Équateur.

Près d'eux, on remarque une riche collection de pièces d'orfèvreries et d'objets en argent filigrané d'une forte jolie facture, mais se rapportant à une époque beaucoup plus récente.

Dans une autre vitrine, est exposée une belle collection d'ancienne poterie et de haches en pierres polie et en bronze provenant de la province de Pichincha. Il y a là des cruches d'un art vraiment digne d'attention. Il s'y trouve également de curieuses petites idoles.